

Créer des ponts entre les cultures pour mieux vivre ensemble

La prise en compte de la culture des populations auprès desquelles nous intervenons, afin de répondre au plus près de leurs besoins, a toujours été au cœur de la démarche d'Asmae. Pour mieux en comprendre les enjeux nous avons rencontré Hamid Salmi qui intervient dans les programmes menés en France par Asmae depuis 2007. Cet éclairage vient illustrer le souci d'Asmae d'être toujours au plus près des besoins des populations qu'elle accompagne.

Hamid Salmi est psychothérapeute, psychologue, et chercheur en ethnopsychiatrie. Chargé de cours à l'Université de Paris VIII, il intervient aussi comme formateur et médiateur dans de nombreuses institutions notamment judiciaires, éducatives, scolaires, hospitalières, médico-sociales. Il a récemment publié un livre d'entretiens avec la journaliste Catherine Pont-Humbert, où il présente en détail ses pratiques d'intervention auprès des publics migrants.¹

Sa pratique découle du souci de prendre en charge les populations migrantes, en tenant compte de leurs enveloppes, enracinements et noyaux culturels... Ces personnes sont amenées à rencontrer un psychiatre, une assistante sociale, un juge ou des travailleurs sociaux, dont les concepts issus de plusieurs disciplines (psychologie, psychiatrie,...) Ils ne tiennent pas compte des spécificités culturelles.

Répondre à la question « À qui j'appartiens ? »

Comment en êtes vous venu à exercer ce métier de thérapeute et médiateur ?

Précisément c'est le fait que je sois né en Kabylie, et que j'en sois parti vers 5/6 ans pour rejoindre mon père en Oranie. À cette époque en Algérie, l'interculturalité était déjà là via la guerre. « L'autre » était là, avec les uniformes et la guerre, donc la langue française aussi. Et après ce déracinement précoce, à 5 ans j'ai demandé à partir, j'ai vécu la solitude avec mon père en tant que minoritaire Kabyle dans un milieu tout autre, arabophone. Il y avait un magasin où les Arabes venaient, parlaient en arabe... Moi j'écrivais mes devoirs sur la machine à coudre de mon père en français et je lui parlais en kabyle. Donc j'étais déjà dans cette multitude de mondes culturels. Avec la solitude, le déracinement qui suit, j'entrais dans tous ces groupes, je devais intégrer la langue française et en même temps je ne voulais pas perdre la filiation avec mon père. Je continuais à parler, il fallait que j'absorbe le milieu arabophone avec la question qui se posait tout le temps « à qui j'appartiens ? ». Jusqu'à l'âge de 15/16 ans, j'avais des problèmes avec cette fracture et la question de qui j'étais, venant d'une culture très ancrée, très forte, très riche, avec sa poésie au niveau de ses rites, ses croyances. Comment articuler ces différentes langues et influences sans en trahir aucune ?

« A quel groupe j'appartiens ? »

Dans de nombreuses ethnies, quand un humain naît dans un groupe, il appartient d'abord au groupe avant d'appartenir à lui même. Cela veut dire que son humanité est contenue dans ses appartenances. Ainsi, dans beaucoup de groupes la question « Qui suis-je ? » n'existe pas ou n'a pas de traduction. Lorsque l'on veut situer l'autre on ne lui demande pas « Qui es-tu ? » mais « À qui tu appartiens ? ». C'est en se situant dans un groupe que l'Homme devient humain. Il ne naît pas humain a priori. C'est en devenant Basque, Wolof, Normand, Kabyle, c'est-à-dire membre d'un groupe qu'on devient en même temps un humain.

Dans certains groupes africains, on dit « tu es cuit par qui ? » comme une poterie. Chez les Éwé du Togo on va dire « Tu es l'œil de qui ? ». Chez les arabophones « tu es le fils de qui ? », comme dans

¹ Culture : *Ethnopsychiatrie, cultures et thérapies remettent les références exactes du livre avec l'année d'édition et l'éditeur*

les anciennes appartenances régionales. Mais il n'y a pas cette question de « qui tu es » en tant qu'être humain universel et à la fois singulier. On est d'abord fabriqué dans un groupe.

C'est là que réside un grand malentendu en France avec les migrants. Par nos questions, nos manières de les aborder, on les considère comme des êtres abstraits en les interpellant comme des personnes individualisées, singulières.

Dans les pays occidentaux, on se définit à travers le statut social, la profession et ensuite le nom et le prénom, qui ne renseignent absolument pas sur l'appartenance de la personne. L'appartenance au groupe disparaît. Or c'est dans l'appartenance au groupe que réside en quelque sorte la nature de la personne, sa façon d'être au monde, et vis-à-vis des autres groupes.

Par exemple, en Afrique, il est prescrit de plaisanter voir de se moquer d'une personne quand vous la rencontrez parce qu'elle et vous appartenez à deux groupes différents dont les relations sont codifiées. Si vous ne plaisantez pas, c'est une impolitesse. Ainsi il existe des groupes avec lesquels il est prescrit de s'allier, de se marier, d'autres avec lesquels il est totalement proscrit de se marier, d'autres qu'il faut ignorer ou avec lesquels il faut faire la guerre...

L'interculturalité : « Comment se rencontrer lorsqu'on appartient à des mondes différents ? »

Là où je travaille je demande aux Français, travailleurs sociaux notamment, aux juges, aux éducateurs, aux profs... de se présenter. Je leur demande de dire d'où ils viennent, donner des informations concernant leur parcours, leur famille, leur histoire, afin qu'ils se racontent.

Dans le cadre des interventions que nous avons créées avec Asmae, lorsque nous travaillons dans des groupes où Africains du nord et de l'ouest, Français et travailleurs sociaux vont échanger ensemble, on s'assoie et on procède à de longues présentations, de sorte que la confiance s'établisse et que l'on puisse vraiment se parler, en apprenant qui est l'autre. J'invite toujours les personnes à se raconter longuement. Elles passent une journée et demi uniquement à se présenter, avant même de rentrer dans le contenu. Et cela crée un vrai groupe. J'ai noté que cela est quelque chose demandé de plus en plus par les Franco-Français eux-mêmes. En France il y a une nécessité de se dire. C'est pour ça que ça déborde un peu à la télévision, à travers des émissions télé un peu maladroitement telles que les psy-shows ou la télé-réalité. Les gens ont besoin de dire qui ils sont en ce moment.

A Marseille, lorsque j'ai commencé il y avait quelques réticences. Année après année le temps de la présentation pour les nouveaux arrivants s'est allongé. Avant c'est moi qui étais obligé d'extirper encore un peu et encore un peu. Aujourd'hui je dois les retenir, dire aux gens d'aller à l'essentiel. Il faut partager parce qu'en France il y a cette sacro sainte séparation entre la sphère publique et la sphère privée. Le problème c'est que la filiation, la sexualité, la religion sont placées dans l'espace privé. Tandis que chez les autres peuples c'est inversé. Si vous ne dites pas de quelle lignée, de quelle caste, de quelle ethnie ou de quelle religion vous êtes, on ne vous reconnaît pas. C'est ça le grand malentendu entre les populations migrantes provenant des cultures traditionnelles et les travailleurs sociaux.

En France on peut dire que ces appartenances aux groupes sont effacées car on est entre le métier, le nom et le prénom. Mon travail est de faire apparaître ces appartenances qui sont cachées et que les travailleurs sociaux ne connaissent pas. Ça leur vient sous forme de questions qui leur semblent bizarres et qui paraissent rentrer dans la sphère de l'intime.

« Vous êtes marié, vous avez des enfants ? »

Techniquement, c'est créer des ponts là où c'est possible. Tous les endroits ne sont pas accessibles, le diplomate médiateur va donc faire passer les ponts là où il pourra. Et là on ne peut pas s'imaginer la gratitude que les gens éprouvent. En créant ces ponts entre différentes cultures, on fait œuvre de civilisation. Quand il y a moins de souffrance, on va vers l'autre monde par curiosité et par amour pour l'autre. Et pour que l'amour advienne, il faut commencer par créer un espace de confiance.

Mais la confiance n'est jamais totalement établie, elle est fragile, elle peut être remise en question.

Mon rôle de médiateur et thérapeute est de donner les clés de compréhension axées sur les notions de culture qu'on a du mal à penser en France. Il faut vraiment créer une fissure, une ouverture, dans la tête des travailleurs sociaux, pour que puisse s'infiltrer en eux la vraie différence des mondes. L'homme dont les ancêtres étaient des bergers est devenu un haut fonctionnaire et ne se rappelle plus qu'il a des attaches et qu'il vient de loin.

Si les travailleurs sociaux arrivent à se souvenir déjà de leurs cultures d'origine en tant que Breton, Basque, Flamand, Occitan ou que sais-je, appartenant à tel ou tel groupe c'est déjà un pas vers l'autre. Pour aller vers l'autre il faut aller au plus proche de vous-même, et vous-même qui n'est pas votre fabrication professionnelle, mais plutôt celle d'un être humain appartenant à un groupe.

Dans ce type de rencontre chaque culture est universelle en elle-même.

On peut l'imaginer comme un ensemble composé de barrières qui indiquent les différentes appartenances à un monde (système de parenté, religion, système culinaire qui crée par exemple une barrière entre ce qu'on appelle le goût et le dégoût... tout ce qui est biologiquement mangeable n'est pas culturellement consommable). La culture est donc un système de barrières définissant des « dedans » et des « dehors », le dehors absolu étant les barbares, l'autre, les sauvages...

Donc j'apporte ces connaissances sur les clôtures entre le dedans et le dehors, la première clôture étant évidemment la langue qu'on parle. Le locuteur qui la parle a une intimité avec la langue, qui détermine ceux du dedans et ceux du dehors.

Il faut assurer à minima une juxtaposition des façons de faire venant de chaque parti, sans qu'un dispositif n'en annule un autre. Puis il faut impérativement assurer l'articulation.

C'est à nous de créer un cadre où l'on ne disqualifie pas l'autre ou, au moins provisoirement, qu'il puisse être à égalité. Mais il faut au moins créer des espaces d'humanité où provisoirement il y a une réelle égalité entre les deux systèmes de pensée. Et il est vrai que pour cela, il faut un vrai médiateur qui ne disqualifie pas l'un au profit de l'autre, et qui connaisse les deux systèmes, passant de la philosophie d'un système à celui de l'autre pour arriver provisoirement à les articuler

C'est cela qui est rarement fait, parce que pour articuler la façon dont travaillent les associations et les travailleurs sociaux, avec leurs concepts psychologisants, éducatifs et juridiques, et la façon dont les parents soignent, traitent, éduquent leurs enfants dans des cultures différentes, il existe un fossé énorme et c'est cela qu'il faut prendre en charge.

Travail à Bobigny

La Rencontre avec Asmae

Christophe (ndlr : Christophe Jibard, agent de développement, Programme Divers-Cité à Asmae) et moi-même avons travaillé ensemble auprès des jeunes. Lorsqu'il est parti travailler chez Asmae il a fait appel à moi, c'est ainsi que je suis intervenu auprès des habitants du 19^{ème} arrondissement de Paris, de l'association « Vivre Ensemble à Maroc-Tanger ». Lors d'une conférence que j'ai donnée au siège d'Asmae, Sabine (ndlr : Sabine Pirrovani, directrice de La Chrysalide) m'a entendu. Elle cherchait une personne pour travailler sur le lien entre les assistantes sociales d'origine magrébine et les populations étrangères venant des Antilles et d'Afrique.

Quel était votre rôle à Bobigny ?

Je suis intervenu en tant que superviseur. Un éducateur ou un psychologue me présentait la situation d'un enfant et je l'analysais.

Françoise Dolto disait « Un enfant seul n'existe pas, il existe avec sa mère ». Moi j'ajoute un élément supplémentaire : « un enfant avec sa mère *sans le groupe* n'existe pas ». Sa mère appartient à un groupe et pour que les relations, les interactions mère-enfant fonctionnent, il faut que la mère elle-

même s'appuie à son groupe d'appartenance, représenté par ses pairs, par sa famille. Si elle est seule avec son enfant, comme souvent dans la migration, on tend vers une déficience de ces interactions. La mère ne berce plus, ne chante plus, ne raconte plus d'histoires parce qu'elle n'est pas appuyée à son groupe.

Donc j'essaie de voir dans la généalogie à quel groupe la mère appartient, comment on conçoit l'éducation, l'appartenance dans ce groupe. Pour comprendre les symptômes de l'enfant, je vois le défaut : le portage de la mère, c'est-à-dire la manière de porter son enfant. Et je vois quel est le défaut de portage de la mère par rapport au système culturel d'origine, représenté par sa propre mère et son groupe d'appartenance d'origine.

Je fais donc des hypothèses. Ces hypothèses permettent aux travailleurs sociaux, à l'éducateur, au psychologue, de prendre du recul pour mieux intervenir, pour mieux comprendre les rigidités, les réactions de la mère... Ce sont des choses très complexes. Il apparaît que cela leur donne du recul, mais les éducateurs n'étant pas formés à cette perspective, ils ne peuvent pas aller très loin auprès des familles. L'idéal serait, une fois que je suis intervenu, de créer un espace de médiation pour vérifier ces hypothèses, pour recevoir la mère et son enfant avec l'équipe et moi-même, mais cela ne s'est pas fait.

Ce travail a duré deux ans. Je suis intervenu deux heures chaque mois. C'est par ce biais que l'on a abordé l'interculturel entre les femmes, leurs enfants et les assistantes maternelles.

Interculturalité entre les résidentes et l'équipe éducatrice

Comme elles appartiennent à des cultures diverses, il peut y avoir des tensions entre résidentes. Peut être même ont-elles l'habitude de se rassembler comme au début, dans les prisons, ou dans les cours de récréation par groupe culturel.

Donc j'imagine que dans ces groupes il y a des tensions dues aux différences culturelles d'abord, à des rivalités certainement. J'ai aussi pu observer des malentendus entre ces mères de cultures diverses et les assistantes maternelles de culture maghrébine. Qu'est ce qui se joue là ?

Dans le rapport à l'enfant, les notions éducatives ne sont-elles pas les mêmes ? Qu'est-ce que le jeu chez l'enfant, comment joue-t-il ? Les notions de propriété ne sont pas les mêmes d'un groupe à un autre, les notions liées à l'espace, la notion de proximité, la notion de portage, la notion de politesse. Il y a beaucoup de différences que j'ai notées déjà par rapport aux travailleurs sociaux.

Lorsqu'ils rentrent dans une famille maghrébine, tout de suite il y a des rapports défavorables. On entend « cet enfant ne dispose pas de jouets ». Mais il se trouve que la mère, avant de recevoir l'équipe sociale à domicile, a tout rangé dans des cartons. Parce que ce qui est important dans les familles maghrébines c'est l'espace, pour qu'il soit destiné à recevoir la personne.

La religion est un sujet qui est tu, parce qu'évidemment les enfants voient l'assistante maternelle prier, faire des rituels. Comment vont-ils prendre ces rituels, comment vont-ils les absorber ? Les enfants ont un grand intérêt pour cela. C'est autour de ces questions, que j'ai abordées sur la base de l'hypothèse, que nous discutons pour sensibiliser les assistantes maghrébines françaises.

Travail à Divers – Cité

Le projet

Le projet consistait à renforcer le lien entre les personnes de cultures différentes qui agissent ensemble pour le bien être de leur quartier. Le groupe est composé de Français et de femmes d'Afrique de l'ouest. La première fois que je suis intervenu, Christophe m'a présenté comme médiateur. Pour intégrer ce groupe, j'avais inversé les choses en disant : « Le mieux pour m'apprécier et juger si je peux travailler avec vous, c'est que je vous parle de vous directement. Je vais raconter l'itinéraire d'une femme, de son pays jusqu'au pays d'accueil, quand elle a des enfants, l'accouchement, les initiations, la solitude, le rapport à son mari... » Et j'ai commencé : « Il était une fois... »

Au fur et à mesure il y avait de l'émotion. Il fallait être au cœur de cette intimité culturelle pour être vu comme un interlocuteur valable, sinon ce n'était pas la peine.

Et c'est comme cela que c'est parti. J'ai été admis, adopté comme quelqu'un pouvant vraiment les comprendre de l'intérieur.

Je procède par divination en devinant ce qu'ils ont pu ressentir, en rapport avec une manière de faire propre aux cultures d'où viennent les migrants.

Au lieu de les interroger sur qui ils sont ou de me faire interroger, c'est moi qui raconte, jusqu'à ce que je voie l'émotion. Un jour, un jeune m'a dit « Vous, vous m'avez vu », pas écouté, pas entendu : vu, c'est-à-dire vu de l'intérieur. A ce moment là le contact est établi, le jeune homme s'est dit : « il est déjà à l'intérieur de moi, c'est bon, on y va ». Cela veut dire que le thérapeute, ou un animateur dans un groupe culturel, doit toujours être actif, il doit anticiper, aller au devant, proposer, imputer, et ne pas attendre et poser des questions. Poser des questions, c'est une façon de faire qui est contraire à celle des cultures d'où viennent ces populations, il faut s'adapter à elles.

L'action d'Asmae dans ce quartier avait déjà réussi à créer des ponts. Mais il y a aujourd'hui des inquiétudes du côté des mères du quartier, au sujet de leur enfant adolescent. Elles ont l'impression que leurs enfants leur échappent. Il y a alors eu plusieurs tentatives d'action comme l'organisation de conseils de village, mais cela ne fonctionnait pas.

Dans ces conseils, lieu multiculturel, il y avait les mamans, quelques pères et quelques ados. Mais le groupe commençait à se re-dissocier. Chacun oeuvrait dans son coin mais dans un but commun. L'idée de faire appel à un médiateur visait à trouver les moyens de faire converger ces forces, ces initiatives des uns et des autres en respectant leur façon de faire sans que l'une annule l'autre.

Il faut créer des espaces où les personnes et les enfants ne sont pas obligés de se « couper en deux ». Il y a une partie chez eux, à la maison, qui symbolise un endroit civilisé, avec ses codes, ses rites, la politesse (on ne fume pas devant le père). Et quand les enfants sortent dans la rue, c'est le no man's land, un espace non quadrillé par la culture, où ils peuvent faire ce qu'ils veulent jusqu'au moment où quelqu'un les interpelle. Lorsque la police arrive, c'est souvent dans une famille honorable, avec un père qui n'a jamais eu maille à partir avec la loi. Coup de tonnerre pour les parents.

Comment articuler les deux systèmes ? Il faut introduire des éléments de sa culture d'origine qui disparaissent à l'extérieur de la maison, faire que la civilité - on parle beaucoup d'incivilité - de l'intérieur puisse être actualisée à l'extérieur.

C'est le projet que l'on a eu avec Asmae.

Et comment cela se passe ?

On organise des groupes de parole dans un espace associatif, dans un centre social ou dans un organisme quelconque. Les enfants ne viennent pas avec les parents, ils se méfient, pensent qu'on ne les comprend pas. En général ce sont les mamans qui viennent, captées à travers diverses activités comme les cours d'alphabétisation. Il faut donc d'abord instaurer une confiance avec elles, de sorte que les pères viennent et enfin les enfants. On les utilise un peu comme des hameçons.

Une fois qu'on les a sensibilisées, la question est de comment amener les enfants et créer un espace crédible, où l'on a trois groupes et où le médiateur doit absolument avoir un lien visible avec chacun d'eux (travailleurs sociaux, parents, enfants).

Le tout est de garder une accroche via cette façon de penser l'articulation des mondes avec les trois groupes. C'est une médiation complexe, il faut assurer l'articulation entre le dedans d'une famille et le dehors (c'est-à-dire entre la famille et les institutions), entre la famille et les enfants et enfin, entre famille/enfants et les institutions !

Là nous n'en sommes qu'au début. Nous avons eu plusieurs rencontres qui n'ont constitué, pour le moment, que des espaces pour créer la confiance et la traduction d'un système de pensée dans un autre, ce qui est déjà énorme.

Cela me rappelle qu'une fois, alors que je faisais une conférence dans une mairie dans le nord de la France, le hasard a voulu qu'il y ait là un jeune qui travaille à la mairie. Moi je parlais aux travailleurs sociaux, au maire... Le soir, on avait organisé avec le centre social une veillée avec les parents et les enfants. Evidemment les parents sont venus parce qu'ils étaient en lien par le biais de l'alphabétisation, mais pas les enfants.

Un quart d'heure plus tard, je vois le jeune arriver avec toute sa bande. Il dit alors « il nous comprend ». Il avait été tellement touché par ce que j'avais dit dans l'après midi, il a été VU comme je l'expliquais tout à l'heure. Et là je les ai faits asseoir devant. S'il n'y avait pas eu cette personne, on n'aurait pas eu ces jeunes. Pendant deux heures ils n'ont pas bougé, je les ai interpellés, je parlais, etc. La confiance a commencé à se créer petit à petit...

J'ai rencontré sœur Emmanuelle à deux reprises et je lui ai parlé de ce que je faisais auprès des jeunes. Et un jour elle m'a dit (j'ai toujours gardé en tête cette conversation) :

« Mais enfin Hamid je ne comprends pas ! Pourquoi les travailleurs sociaux ont des problèmes avec les jeunes. Moi j'arrive et je dis « *Salah Malekoum* » et voilà, on commence à parler.

Et moi je lui réponds,

- Mais sœur Emmanuelle ça veut dire quoi « *Salah Malekoum* » ?
- « que la paix soit sur vous »
- Je lui demande : la paix de qui ?
- La paix de Dieu »

Et bien voilà, toute la différence est là. On a introduit une figure tierce qui permet d'approcher ces jeunes qui sont à la fois déracinés, et en même temps à la recherche des figures tierces qu'ils reconnaissent, qui permettent de les approcher de manière non violente. Et on est obligé de le dire, celui qui travaille avec ces jeunes, qui est proche du noyau religion peut rentrer un peu plus facilement en contact avec les populations dans le noyau culturel et sacré qui est toujours là. C'est lui qui produit la politesse, les convenances, les notions de bienséance. Tandis que des laïcs purs et durs travaillent avec l'impératif catégorique de comptes, un peu comme avec la table des commandements de Moïse, on ne vole pas, on ne tue pas mais sans dieu. Comment ces populations, issues de la première ou de la seconde génération, pourraient intérioriser un impératif comme cela ? C'est difficile.

Quand je suis arrivé en France il y a une trentaine d'année, je travaillais dans une école et j'ai entendu une fillette dire à une autre enfant :

« Mais c'est interdit de ... »

Tout de suite cela m'a frappé, je me suis dit : mais comment cette petite fille de l'école maternelle a intériorisé un interdit abstrait. Je sais que les enfants des cultures d'où je viens disent « c'est interdit par dieu, c'est illicite, c'est interdit par le maître, par l'oncle... »

Voilà la différence, pour ces enfants de seconde génération les impératifs de politesse ou de civilité rentrent par un biais sacré et ne peuvent pas entrer par un biais abstrait pour l'instant.

Tout ce qui se passe aujourd'hui dans les banlieues n'est dû qu'à ce manque d'espace de confiance, d'humanité, et cela demeure totalement invisible. C'est tellement opaque aux hommes politiques d'aujourd'hui que, quand je forme des travailleurs sociaux, des juges ou des psychologues, lorsqu'ils sortent du stage ils pensent avoir rêvé parce qu'il n'y a aucun écho à l'extérieur de ce qu'ils ont entendu ou appris ici. Alors ils reviennent pour continuer.

Si vous écoutez la télévision, cette dimension complexe n'est jamais traitée. La violence dans les banlieues, toute cette déracination des jeunes, de fondamentalisme religieux... tout cela est dû à ces fractures de l'identité, entre l'identité d'origine et les façons de faire institutionnelles en France, le déracinement étant déjà une souffrance.

Comment ces jeunes vivent leurs différences culturelles ?

Avant de parler d'interculturalité, les gens ne savent pas ce qu'est une culture. Lorsqu'ils pensent « culture » en France s'est connoté : culture esthétique, langue étrangère, danses folkloriques, culinaire. Ils parlent une langue, ils ne pensent pas en terme de « système de pensée ». Les gens

habitent dans leur monde. Et le problème c'est la façon dont ces jeunes de 2nde génération habitent leur monde.

Nous on ne voit que les apparences visibles, mais il existe la loyauté consciente : ils sont dédoublés à l'intérieur. Mais il existe aussi la loyauté inconsciente. Quand ils sont dans un espace ils sont dans un monde. Celui-ci peut changer, mais on ne sait pas comment ils passent d'un monde à l'autre, ce sont comme des génies, ils apparaissent, ils disparaissent.

Un jour, un jeune a dit à son éducatrice qui le recevait régulièrement : « Mais qui vous dit que je ne suis pas un hologramme ? Je me dédouble, je suis ici et là bas. J'ai un double ailleurs, tu ne vois qu'un fragment de moi-même ».

Propos recueillis par S. De Carlo,
D. Giarca et C. Jibard